COMPTE-RENDU, concert. Toulouse. Halle-aux-grains, le 14 septembre 2019. S. RACHMANINOV. S. PROKOFIEV. B. ABDURAIMOV. Orch.Nat.TOULOUSE. T. SOKHIEV.



COMPTE-RENDU, concert. Toulouse. Halle-aux-grains, le 14 septembre 2019. S. RACHMANINOV. S. PROKOFIEV. B. ABDURAIMOV. Orch.Nat.TOULOUSE. T. SOKHIEV. La rentrée de l'Orchestre du Capitole de Toulouse est toujours un événement attendu. Cette année il a semblé un instant que le public venu si nombreux n'allait pas pouvoir entrer dans la vaste Halle-aux-Grains. Mais tout c'est bien passé ; l'orchestre a pu s'installer au centre d'un public serré, attentif et heureux. Il n'est plus très bien vu de dire les qualités de cette salle de concert depuis qu'un projet de nouvel auditorium a pris vie. Mais l'un n'empêche pas l'autre et certes cette salle a ses limites mais elle a aussi de vraies qualités. Ce soir la température idéale a permis de sortir de la torpeur de la ville et de se préparer au concert. Cette présence du public de toutes parts permet à l'Orchestre de bien sentir sa présence.

Capitole de Toulouse… Somptueuse ouverture de saison

Et tous les points du vues sur l'orchestre ont leur intérêt. Y compris dos à l'orchestre où le chef est vu de face. Après un été passé à beaucoup écouter de concerts en plein air (période des festivals de l'été), il est réconfortant de bénéficier de l'acoustique de la Halle-au-Grains. Acoustique sèche et qui permet une écoute analytique de détails; qui demande à l'orchestre beaucoup d'efforts mais qui met en valeur ses grandes qualités. De même le pianiste peut oser des nuances subtiles car tout s'entend. Nous avons donc eu une interprétation absolument merveilleuse du **deuxième concerto de Rachmaninov**. Le jeune pianiste **Behzod Abduraimov**, est connu des toulousains et apprécié. Son jeu est flamboyant, nuancé, coloré et très précis. Il démarre le concerto en dosant parfaitement les premiers accords dans un crescendo généreux ; la réponse de l'orchestre est d'emblée parfaitement équilibrée, permettant de ne pas perdre une note du pianiste. Quelle différence avec ce même concerto entendu à La Roque d'Anthéron cet été, voir notre compte rendu critique : Concerto pour piano n°2 de Rachmaninov par **Lukas Geniusas, le 8 aout 2019**.

L'Orchestre du Capitole est en pleine forme, concentré et d'allure détendue. La musique coule avec une énergie maitrisée mais généreuse. **Tugan Sokhiev** est aux petits soins pour le pianiste, il regarde constamment le jeune homme afin de suivre son jeu. Il régule chaque instrumentiste demandant à plusieurs reprises aux violons de jouer moins fort. Le résultat est très, très beau. Et cette rare alchimie réunissant la musicalité du pianiste, du chef et de l'orchestre se produit miraculeusement ce soir. Le piano est souverain, le geste du chef est minimaliste mais il semble s'adresser à chacun ; les

musiciens de l’orchestre sont capables de moments solo d’une rare perfection et réagissent à chaque inflexion de Tugan Sokhiev qui dirige de tout son corps semblant danser. Le concerto de Rachmaninov si galvaudé par le cinéma retrouve sa place de chef d’œuvre absolu du genre concerto symphonique. Un régal de chaque instant que le public déguste en sachant le prix fabuleux que représente le fait d’être là ce soir.



La deuxième partie du concert me permet de vivre un grand moment très attendu. Je me souviens d’un concert de 2003 dans lequel **Tugan Sokhiev** avait ébloui en dirigeant **les deux suites de Roméo et Juliette de Prokofiev**. Ce soir le bonheur est complet car le choix du chef est de jouer intégralement la deuxième suite et de poursuivre avec deux moments de la première suite qui lui permettent de terminer sur l’extraordinaire mort de Tybalt. L’âpreté du début fixe chacun à son siège. La violence, la puissance de destruction des Capulet et des Montaigu est aveuglante. La pureté de Juliette, la douleur de Roméo au tombeau sont des moments de théâtralité inoubliables. Cette partition est magnifique, chaque mesure trouve sa fonction dans cette dramaturgie implacable sous la direction très inspirée d’un **Tugan Sokhiev en état de grâc**e. Et l’orchestre lui aussi semble halluciné et pris dans une musique d’une profondeur abyssale. La modernité de la partition a été reprochée à Prokofiev par les Soviets, c’est à juste titre car la musique fait prendre conscience de la puissance des totalitarismes, ici familiaux. Impossible sans en dénaturer le souvenir d’en dire davantage tant chaque seconde a été un enchantement.

Les gestes de Tugan Sokhiev sont d’une beauté envoûtante. Il devient beaucoup plus minimaliste mais si précis, si charismatique que le résultat musicale est sidérant

d’évidence. Les instrumentistes se surpassent : le cor, les bois, le saxophone, les harpes, le célesta, les percussions, mais également les cuivres graves ont des moments de beauté absolue. Les cordes sont sublimes et de précision et d’ampleur de phrasés. Et la virtuosité diabolique des violons en a laissé sans voix plus d’un dans le public. Une apothéose d’union parfaite entre Tugan Sokhiev et son orchestre. Le départ du chef dans quelques années n’est plus refoulé. Sa biographie dans le programme permet à présent de lire tous les orchestres que ce génie de la baguette a dirigé et je crois bien qu’aucun continent ne l’a pas invité. Donc le monde entier le demande, et il est toulousain, quelle chance d’être là ce soir !!!

_____

COMPTE-RENDU, concert. Toulouse. Halle-aux-grains, le 14 septembre 2019. Sergueï Rachmaninov (1873-1943) : Concerto pour piano n°2 en ut mineur Op.18 ; Sergueï Prokofiev (1891-1953) : Roméo et Juliette suites d’orchestre n° 2 et n° 1 Op. 68 Ter et bis ; Orchestre National du Capitole de Toulouse. Behzod Abduraimov, piano ; Tugan Sokhiev, direction.

COMPTE-RENDU, opéra. PARIS, Garnier, le 12 sept 2019. VERDI: La Traviata. Yende,

Bernheim, Mariotti / Stone.



Compte rendu, opéra. Paris. Opéra Garnier, 12 septembre 2019. La Traviata, Verdi. Pretty Yende, Benjamin Bernheim, Ludovic Tézier… Orchestre de l'opéra. Michele Mariotti, direction. Simon Stone, mise en scène. Nouvelle production du chef-d'œuvre verdien, La Traviata, à l'affiche pour la rentrée 2019 2020 de l'Opéra National de Paris. L'australien **Simon Stone** signe une transposition de l'intrigue à notre époque, avec la volonté évidente de parler à la jeunesse actuelle. **La soprano Pretty Yende dans le rôle-titre fait une prise de rôle magistrale**, entourée des grandes voix telles que celles du ténor **Benjamin Bernheim** et du baryton **Ludovic Tézier**. L'orchestre maison est dirigé par le chef italien **Michele Mariotti**. Une nouveauté riche en paillettes et perlimpinpin, bruyante et incohérente parfois, malgré la beauté plastique indéniable de la soprano, les néons, les costumes hautes en couleur… le bijou reste invisible aux yeux.

La Traviata 2.0… en frivolité stylisée



La Traviata est certainement l'un des opéras les plus célèbres et joués dans le monde entier. Le livret de Francesco Maria Piave d'après La Dame aux camélias d'Alexandre Dumas fils n'y est pas pour rien. Le grand Verdi a su donner davantage de consistance et d'humanité aux personnages mis en musique. Si l'histoire archiconnue de Violetta Valéry, « courtisane », est un produit de son époque, inspiré d'ailleurs de faits réels, seule la musique fantastique de Verdi cautionne l'indéniable popularité inépuisable de l'opus. Si le public contemporain européen est de moins en moins friand d'histoires tragiques où les femmes sont condamnées à la victimisation par une société à la misogynie conquérante, nous aimons toujours être conquis par les sopranos qui s'attaquent au rôle, et qui malgré la mort tragique sur scène, gagnent néanmoins à la fin de la performance, par la force de leur talent et leur insigne compétence.

Dans la transposition du metteur en scène, **M. Stone**, nous avons droit à un première acte qui frappe l'oeil par l'usage ingénieux de la vidéo (signée **Zakk Hei**n), avec les références contemporaines d'Instagram et Whatsapp. Violetta a donc des milliers de « followers », va faire la fête dans un célèbre club privé parisien, s'achète un #kebab en fin de soirée,

etc.. Ca interpelle, c'est surprenant, c'est agréable, c'est cool, c'est fugace… C'est souvent anti musical. Regardons ce qu'il se passe sur scène au moment le plus connu du grand public de cet acte, la chanson à boire (le Brindisi)… Rien. Cela pourrait être presque intéressant, de faire d'un morceau choral et dansant un moment de tension dramatique apparente… Mais pourquoi ? Et comment ? Personne ne sait. La musique est dansante et légère, mais personne ne bouge. Si les interprètes n'avaient pas tourné le dos au public à certains moments, nous aurions pu dire qu'il s'agissait d'une mise en scène d'inspiration baroque, du fait de l'aspect profondément conventionnel de la proposition.
A un moment au 2e acte, nous avons droit à des néons tout à fait orgiaques, c'est audacieux et c'est kitsch. On adore. Immédiatement après vient une procession des choristes déguisés en plusieurs personnages des fantasmes érotiques, il y a du cuir, du latex, des godemichets… et sagement se forment des couples tout à fait hétéronormés, qui sagement regardent le public de face, sans bouger, pendant qu'ils chantent leur chœur puis quittent la scène. Il y a aussi pendant cet acte un bovidé sur scène. A la fin de l'acte la salle fut inondé d'applaudissements… et de quelques huées. Au troisième acte, le plus sobre, dans un contexte médical, plus ou moins explicite, l'espace scénique est constamment « pollué » par des mécanismes qui font marcher la scénographie, produisant d'insupportables bruits.

Heureusement les performances vocales sont salvatrices. Il y a un travail d'acteur indéniable, surtout de la part des protagonistes, mais également chez quelques seconds rôles. Ils sont habités par le drame, même si la proposition est étrangement moins dramatique que ce que nous en attendions.



Pretty Yende dans le rôle-titre est une force discrète. Nous savons qu'elle a longtemps attendu avant d'incarner le rôle, malgré les propositions depuis de nombreuses années. Elle a bien fait ! Elle a le physique qui correspond au personnage et surtout elle est tout particulièrement juste dans la caractérisation, qui peut facilement sombrer dans l'excès de pathos. Si son jeu d'actrice est génial, le bijou est dans la voix. Sa performance est resplendissante, son souffle coupe le souffle et son legato ensorcelle, tout simplement. Le timbre est beau et touchant, et ses coloratures, bien que virtuoses, ne sont jamais frivoles. Son interprétation ultime, l'«addio del passato » à la fin de l'opéra est un moment inoubliable, où seul les frissons nous rappellent que le temps n'était pas vraiment suspendu. Une prise de rôle magistrale !

Dans le triumvirat des protagonistes, les rôles masculins d'Alfredo et de Giorgio Germont, fils et père, sont tout aussi brillamment interprétés. La performance de **Ludovic Tézier** dans le rôle du père est une Master Class de chant lyrique et de style. Le ténor **Benjamin Bernheim** est tout panache ! Il est vaillant dans les limites de la proposition scénique, mais a surtout une force expressive remarquable dans l'instrument. Le timbre est charmant ; sa voix remplit la salle et touche les coeurs.

Le choeur de l'Opéra sous la direction de **José Luis Basso** est à la hauteur des autres éléments de la production. La direction musicale du chef **Michele Mariotti** est tout à fait intéressante. Si dans l'ensemble tout paraît correcte, la performance des vents est tout à fait hors du commun. Si les voix de la Yende et de Bernheim, lors du duo du 1er acte « Un di, felice, eterea » sont ravissantes, les vents sont quant à eux, …sublimes.

Nouvelle Traviata à l'Opéra National de Paris, avec un trio de protagonistes qui cautionnent entièrement le déplacement, une mise en scène pétillante et légère qui ne laisse pas indifférent. **A l'affiche au Palais Garnier les 18, 21, 24, 26 et 28 septembre ainsi que les 1, 4, 6, 9, 12 et 16 octobre 2019,** avec deux distributions. Illustrations : © Charles Duprat / OnP

CD événement, annonce. Amadè / Julie Fuchs (1 cd SONY classical)



CD événement, annonce. Amadè / Julie Fuchs (1 cd SONY classical) – Coloratoure tendre et pulpée, le chant de la soprano **Julie Fuchs** s'accomplit dans ce nouveau programme exclusivement mozartien, dont l'intelligence de la sélection et la subtilité des enchaînements soulignent la justesse et la diversité des émotions peintes par Amadeus, ou « Amadè » comme signait en français le divin Wolfgang, dans ses lettres réservés au premier cercle de ses intimes.
Nuancé et mordant, le chef Thomas Hengelbrock saisit le tissu orchestral mozartien avec la fougue et le nerf idéal, exprimant tout ce qu'a de Gluckiste, entre autres la partition de Thamos (extrait « Allegro vivace assai », pris avec frénésie et coupes tranchantes, fouettées, finement éruptives), une introduction idéale à la passion furieuse de l'air de Zaide qui suit, héroïne qui préfigure pour sa part,

la droiture de Constanze de l'Enlèvement au sérail, laquelle s'incarne dans l'air suivant, enchaînement légitime et qui met en lumière la grande cohérence du programme.

Julie Fuchs sonde l'intimité mozartienne

Même si elle n'a pas l'agilité précise ni la technicité pyrotechnique des vocalises d'une Edda Moser, impératrice précédente dans tel répertoire, Julie Fuchs convainc par la chair attendrie de son timbre, une intonation naturelle, des aigus jamais forcés et lumineux qui traversent le cycle d'airs choisis ; aboutissement et résolution de ce cheminement lyrique et dramatique idéalement construit, dans la progression et l'intensité, les 3 mélodies ultimes confirment une sensibilité et une couleur parfaitement justes, entre gravité et tendresse, abysses indicibles et dignité préservée : les deux versants de la passion mozartienne ici, idéalement incarnée. Le dernier lied (en allemand : « der Trennung » / le chant de la séparation) dit cette désolation et un dénuement bouleversant, simplement accompagné au clavier. CLIC de CLASSIQUENEWS hiver 2022. Critique intégrale le 19 nov, jour de la parution annoncée du cd (1 cd Sony classical).

CD événement, annonce. AMADE / Julis FUCHS, soprano. 1 cd **SONY classical** – parution annoncée le 19 nov 2022. Airs d'opéras, de concert de WA Mozart – Balthazar Neuman Orchestra / Thomas Hengelbrock

---

COMPTE-RENDU, concert. BESANCON, le 9 sept 2019. Russian National Orchestra, Nikolaï Lugansky, Mikhaïl Pletnev



Compte-rendu, concert. Festival de Besançon, Théâtre Ledoux, le 9 septembre 2019. Russian National Orchestra, Nikolaï Lugansky (piano), Mikhaïl Pletnev (direction). C'est à une soirée 100% russe que la **72ème édition du Festival International de Besançon** (couplée avec la 56ème édition du fameux Concours International de jeunes chefs d'orchestre) convie un public venu en masse entendre **Nikolaï Lugansky** dans le célèbre **3ème Concerto pour piano de Sergueï Rachmaninov** (illustration ci-contre**)**. De fait, le grand pianiste russe ne déçoit pas les attentes et dialogue avec brio, dès les premiers accord, avec le Russian National Orchestra, phalange fondée et dirigée depuis 1990 par **Mikhaïl Pletnev**, qui s'était fait connaître en remportant le célèbre Concours Tchaïkovski en 1978.

Le ton est donc donné dès l'attaque du thème initial, et ce sera magistral, avec un tempo maîtrisé et un piano omniprésent. L'ampleur du souffle semble infinie, le discours est d'une brillance et d'une fluidité étonnantes, même dans le legato, et toutes les notes sont très distinctement détachées, ce qui est un régal pour l'oreille.

Après l'entracte, place à **la Symphonie n°9 de Dimitri Chostakovitch**, une œuvre légère et facétieuse, courte et enjouée. Créée en 1945, elle est la troisième et dernière

symphonie composée durant la Seconde Guerre mondiale. Cependant, alors que les Septième et Huitième durent plus d'une heure et nécessitent un effectif imposant, la Neuvième requiert une masse orchestrale classique et dure à peine moitié moins. Mais surtout, elle délaisse l'héroïsme patriotique des deux précédentes pour faire place à des airs enjoués, inspirés de danses rustiques. On sait qu'elle provoqua l'ire de Staline – au point que le compositeur dut craindre pour sa vie – qui s'attendait à une œuvre apothéotique, composée expressément pour sa propre gloire ainsi que pour celle des troupes soviétiques victorieuses du nazisme. Soutenus par les solistes souvent splendides d'un des meilleurs orchestres russes, Pletnev développe une approche emplie d'un humanisme chaleureux, mais sans gommer l'aspect grinçant et sarcastique de cette superbe partition. Il faut souligner l'extraordinaire présence de la petite harmonie, notamment les premiers flûte, clarinette et basson, qui ont prodigué des sonorités prodigieuses. Dans ce trio de solistes, on savoure la spécificité sonore de chaque registre ainsi qu'un remarquable sens du legato. On admire enfin leur remarquable cohérence, qui emmène la symphonie vers sa juste conclusion dans le crescendo final.



La veille (8 sept 2019), nous avons pu assister à une soirée de musique de chambre, au très beau Kursaal de la ville, qui réunissait, pour l'occasion, le **Quatuor Arod** et le **Quatuor Diotima**. Le premier interprète le Quatuor N°4 D. 46 en do majeur de Schubert ; il parvient en quelques mesures de pure grâce à nous emporter : il faut dire que le Quatuor Arod est ici dans son répertoire de prédilection, faisant valoir une pulsation rythmique légère et aérienne, en un élan stimulant. L'acoustique très détaillée de la salle bisontine sert cette conception qui manque peut-être parfois de puissance au

premier violon, mais qui emporte l'adhésion par son sens des nuances et des couleurs. C'est au célébrissime Quatuor de Ravel que s'est ensuite confronté leurs collègues du Quatuor Diotima : ils le défendent de manière tout aussi vivante et instinctive, en prêtant attention à la dynamique, parfaitement assurée, et aux tempi, judicieusement choisis.
Les huit artistes se sont également retrouvés dans deux octuors : d'abord dans les Deux Pièces pour octuor à cordes, op. 11 de Dimitri Chostakovitch, une œuvre qui est un témoignage éloquent d'un temps à la fois marqué par le retour à Bach et par un volonté de provocation aussi sain que réjouissant, puis à l'occasion d'une création mondiale, commande expresse du festival au compositeur français Eric Tanguy, en résidence pour cette 72ème édition. Le titre de la pièce est « The desperate man », en référence au célèbre autoportrait (« Le désespéré ») de Gustave Courbet, l'enfant du pays dont on fête cette année le bicentenaire de la naissance. La pièce est très agréable à écouter, très bien écrite, et à son écoute, l'on se rend compte qu'au fil des années, le propos du compositeur se fait moins âpre et spontané, plus consonnant et académique, sans que cela ne doive être pris péjorativement… Illustration : Quatuor Diotima (DR)

Compte-rendu, concert. Festival de Besançon, Théâtre Ledoux, le 9 septembre 2019. Russian National Orchestra, Nikolaï Lugansky (piano), Mikhaïl Pletnev (direction).

ARTE : DEGAS à l'Opéra



ARTE, dim 6 oct 2019. DEGAS à l'Opéra… Au théâtre lyrique, le peintre **Edgar Degas** (1834 – 1917) qui détestait Wagner, c'est peut-être là son seul défaut, anlayse, observe, scrute les corps en mouvement. Non pas ceux des chanteurs acteurs, moins les instrumentistes en fosse (quoiqu'il joue des formes des instruments : crosses, archets, etc…), surtout ce qui passionne le peintre , quand même un peu voyeur, ce sont les danseuses. En 1868, il immortalise la danseuse Eugénie Fiocre interprète du ballet la Source, récemment remis à l'honneur de l'Opéra Garnier. Degas fréquente assidument l'Opéra de Paris, alors rue Le Peletier… Puis il croque au pastel, attitudes, contorsions bridant les corps, mouvements en groupe…, port de tête, arabesques des bras, des jambes, détail des mains. Aucun portrait sauf Fiovre au départ : que des attitudes… et des êtres qui souffrent, dans des compositions audacieuses, des cadrages photographiques. Il en découlera la statue en cire perdue, scandaleuse tant elle est réaliste, de La Petite danseuse de 14 ans… Grâce à son ami le librettiste et compositeur Ludovic Halévy, Degas peut atteindre les coulisses et assister aux cours et répétitions ses spectacles. Aucun doute, même si après l'incendie de l'Opéra Le Peletier et au moment de l'édification du futur opéra Garnier, Degas désormais réinvente ce qu'il a vu et observé, dans son atelier, le temple lyrique et chorégraphique demeure son laboratoire : une source essentielle pour sa créativité d'une exceptionnelle modernité. Mais au génie des formes nouvelles et des dispositions novatrices, Degas, même s'il se refuse à être dénonciateur, peint aussi la réalité sociale du métier de danseuse : l'exposition au désir et à la convoitise des

abonnés mâles, qui, dans la coulisse, contrastant avec le raffinement et la magie de la scène, cherchent à séduire et payer les jeunes créatures pour quelques heures de plaisir. De l'art à la prostitution, il n'y a que quelques pas de danse, menus, menus. Documentaire inédit, 2019. Réalisation : Blandine Armand, Vincent Trisolini – 52 mn.

ARTE, dim 6 oct 2019. DEGAS à l'Opéra… 17h35. Documentaire en liaison avec l'exposition événement réprésentée par le Musée d'Orsay jusqu'au 19 janvier 2020
: http://www.classiquenews.com/paris-exposition-musee-dorsay-degas-a-lopera-24-sept-2019-19-janv-2020/



_____
_____

EXPOSITION, Paris, M’O :

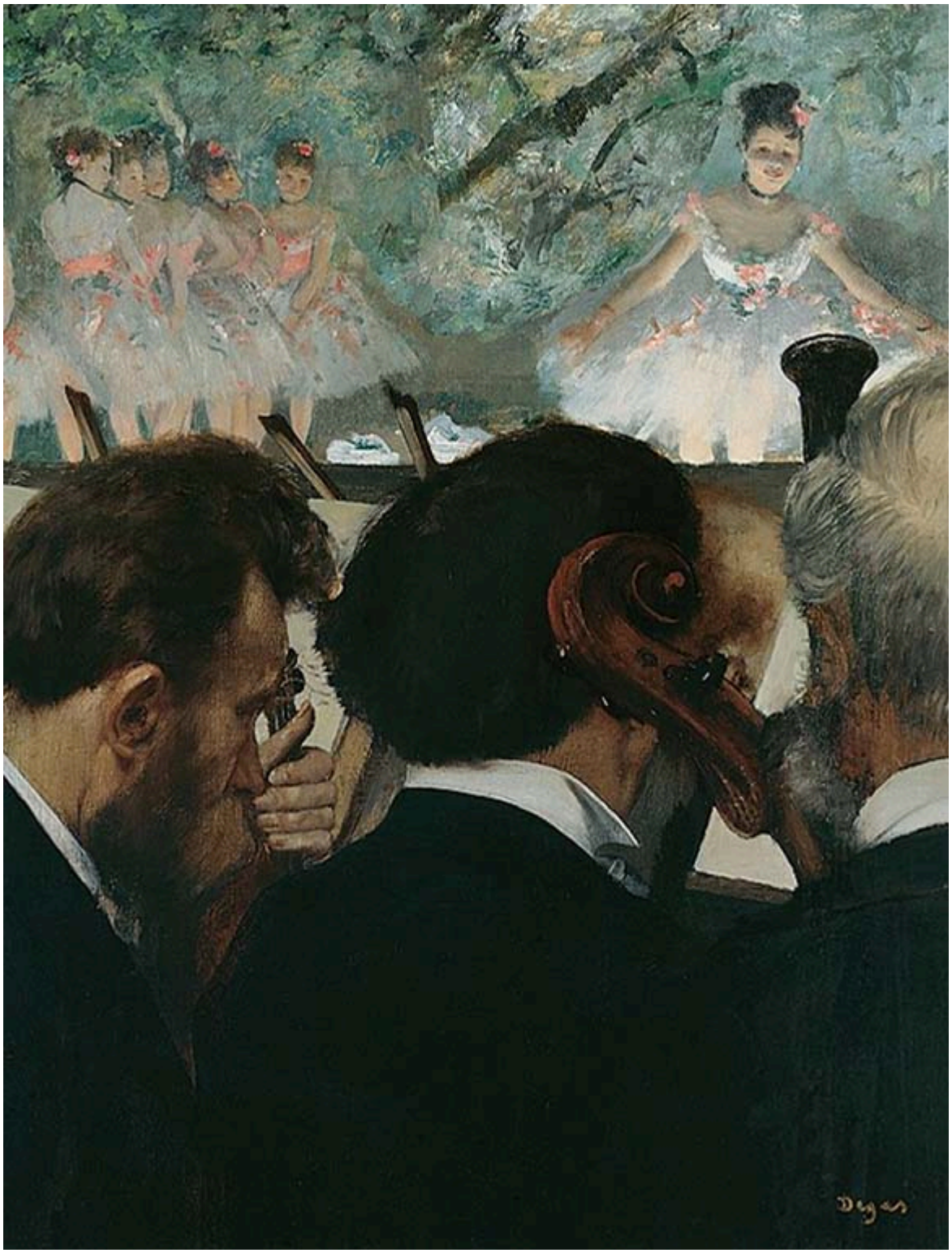
DEGAS à l'Opéra (jusqu'au 19 janv 2020)



PARIS, EXPO : DEGAS et l'OPERA. Du 24 septembre 2019 au 19 janvier 2020, le Musée d'Orsay accueille une rétrospective majeure dédiée au travail du peintre **Edgar Degas à l'Opéra de Paris**: visions oniriques d'un défenseur du ballet français qui détestait Wagner… « Sur toute sa carrière, de ses débuts dans les années 1860 jusqu'à ses oeuvres ultimes au-delà de 1900, Degas a fait de l'Opéra le point central de ses travaux, sa "chambre à lui". Il en explore les divers espaces – salle et scène, loges, foyer, salle de danse -, s'attache à ceux qui les peuplent, danseuses, chanteurs, musiciens de l'orchestre, spectateurs, abonnés en habit noir hantant les coulisses. Cet univers clos est un microcosme aux infinies possibilités ; il permet toutes les expérimentations : multiplicité des points de vue, contraste des éclairages, étude du mouvement et de la vérité du geste.

LIRE notre présentation de l'exposition et les raisons pour ne pas la manquer au Musée d'Orsay, à partir du 24 septembre prochain :

http://www.classiquenews.com/paris-exposition-musee-dorsay-degas-a-lopera-24-sept-2019-19-janv-2020/?fbclid=IwAR1JkKwph04bc_243Wg3CJSvlPq2FWAkjcWA_VPCPw_qTxclByB8hMSB_Ig


Degas

COMPTE-RENDU, critique. MEZT, Arsenal, le 13 sept 2019. Concert d'ouverture saison 2019 2020. Mozart : Symphonie n°41 « Jupiter » / BERLIOZ : Harold en Italie. Adrien Boisseau, alto. Orchestre National de METZ. David Reiland, dir.

COMPTE-RENDU, critique. MEZT, Arsenal, le 13 sept 2019. Concert d'ouverture saison 2019 2020. Mozart : Symphonie n°41 « Jupiter » / BERLIOZ : Harold en Italie. Adrien Boisseau, alto. Orchestre National de METZ. David Reiland, direction. Très réussi et même passionnant **premier concert** du National de Metz à l'Arsenal : pour **l'ouverture de sa nouvelle saison 2019 – 2020**, **l'Orchestre National de Metz** jouait ce vendredi 13 septembre 2019, Mozart puis Berlioz sous la direction de son directeur musical, depuis septembre 2018, **David Reiland**. La 41è faisait ainsi son entrée au répertoire de la phalange messine ; un point important car il s'agit aussi pour le maestro d'élargir et d'enrichir toujours les champs musicaux des instrumentistes messins. David Reiland a dirigé la 40è ici même en 2015, alors qu'il n'était pas encore directeur musical. Le maestro nous offre deux lectures investies, abouties, étonnamment ciselées et vivantes.



Dans les faits, c'est d'abord **un formidable travail sur les cordes** qui s'affirme : flexibilité et articulation constantes, apportant à **l'architecture mozartienne** sa grande solidité structurelle et un sens naturel des respirations. Chaque phrase est magistralement étirée, explicitée, avec des nuances savoureuses, sur des tempi roboratifs. Ainsi **l'Allegro initial** affirme une énergie pleine d'équilibre et d'élégance, parfaitement adapté au dessin néoclassique et lui-même architecturé de la grande salle. **L'Andante** qui suit saisit par son intensité et sa profondeur dans l'épure la mieux énoncée ; c'est une effusion là encore riche en nuances et passages dynamiques maîtrisés où deux qualités nous semblent désormais emblématiques de **David Reiland** : sa tendresse intérieure, son élégance expressive. Du *très peu* – un matériau finalement très réduit, le chef construit une *totalité* qui respire et émeut ; révélant chez Mozart, le magicien du cœur et de la profondeur ; sa mélancolie déjà romantique, son urgence à la dépasser… Enfin le **Finale (Molto Allegro)** gagne un surcroît de mordant et d'articulation, révélant la puissance d'un contrepoint dont l'énergie mais aussi le détail des timbres, la violence

rythmique préfigurent déjà Beethoven. Et l'on se dit, davantage qu'ailleurs, comme il aurait été passionnant sous une telle direction, de découvrir ce que Mozart aurait composé après 1791 s'il n'était pas mort si tôt.

Dans la forge berliozienne, élégance et nuance, passion et contrastes de David Reiland



Dans la seconde partie (après l'entracte), un autre bain orchestral, celui tout aussi captivant du **Berlioz de 1834**. Soit quatre ans après la Fantastique qui est déjà en soi un Everest symphonique. Déjà présenté (mais avec récitant) à La Côté Saint-André cet été dans le cadre du Festival BERLIOZ 2019 (celui des 150 ans de la mort d'Hector), « **Harold en Italie** » stigmatise les sentiments contradictoires de Berlioz avec l'Italie. David Reiland en délivre une lecture magistrale par son souci du détail, de la tension et de la respiration poétique. Chaque accent semble inscrit dans un vaste mouvement

dont la compréhension globale surprend et convainc. Chez Berlioz, le motif du paysage italien suscite un embrasement des sens, de la jubilation extatique à la transe quasi grimaçante (cf le Finale et son « *orgie de brigands* »), dévoilant chez Hector, l'alchimiste symphonique, dont la fougue et l'inventivité n'empêchent (grâce à la sensibilité hyperactive du chef) ni la clarté ni la transparence.
En jouant de tous les filtres ensorcelants nés du souvenir, Berlioz édifie un monument à plusieurs plans et registres; dont les rugissements surtout après le final de *l'Orgie de Brigands* laissent l'auditeur, sidéré. La texture orchestral se fait grand cerveau émotionnel dont les strates renvoient aux souvenirs réels ou fantasmés. David Reiland décrypte cette matière en fusion, entre imagination et réalité, aux épanchements imprévisibles. Grand amoureux, Berlioz reste un grand frustré, toujours insatisfait : il ne s'épargne aucun accent ténu, aucune trouvaille de timbres inédite pour exprimer au plus juste, le sentiment d'une immense et permanente insatisfaction. Voilà pourquoi l'énonciation de l'idée fixe, amoureuse, bascule souvent dans la folie. Mais quelle folie, car elle passe par le chant libéré d'un orchestre laboratoire. Sous la direction du jeune maestro, l'auditeur ne perd aucun accent instrumental, aucune phrase musicale, tant la précision du chef est constante. Et sa concentration, généreuse en indications gestuelles.



David Reiland © Cyrille Guir / CMM cité musicale METZ 2019

Dès le premier tableau « **Harold aux montagnes** », chef et instrumentistes font surgir le massif naturel de l'ombre, avec une tendresse déjà mélancolique qui tient du mystère : David Reiland exprime cette alliance spécifique à Berlioz qui fusionne rêverie et fantastique. La tendresse intérieure, contemplative de l'alto d'**Adrien Boisseau**, trouve constamment le ton juste et une sonorité quasi voluptueuse, dans ce vortex d'une rare poésie. On y retrouve, talent rare de la filiation née d'un programme habilement construit, cette même tendresse grave qui se déployait dans l'*Andante* de la Jupiter mozartienne écoutée dans la première partie.… On ne doute plus de l'extrême sensibilité du chef, sa maestrià élégantissime à passer d'un univers à l'autre.
Ciselant une définition et une articulation là encore très françaises, David Reiland joue avec autant d'intelligence sur les effets sonores et de spatialisation, soulignant aux côtés

du Berlioz, orchestrateur fascinant, l'immense paysagiste (comme Turner dilate l'espace et creuse l'infini de la couleur), capable d'élargir de façon cosmique, les perspectives orchestrales, en étagement, en profondeur, en hauteur. Ici s'affirme déjà l'auteur des champs goethéens de *la Damnation de Faust* (créée en 1846).

La fin du même premier mouvement est ensuite caractérisée avec le nerf et une énergie de tous les diables, comme si la grande machine symphonique s'emballait, en une distanciation, désormais et réaliste et cynique, de l'idéal amoureux. La forge musicale resplendit alors dans toute sa perfection vivante car il revient au chef un travail exemplaire sur la mise en place, la compréhension de l'architecture et du drame, – exposition et réitérations…, le sens et la direction du flux orchestral, l'audace des timbres et des couleurs qui scintillent tout en se reconstruisant en permanence.



Quelle belle idée de prendre le tempo précisé par Hector lui-même dans **la marche des pèlerins** (106 à la noire) : le maestro offre une relecture complète sur un tempo revivifié, celui d'une marche active et sportive qui souligne la structure allante de l'architecture berliozienne. Mêmes vertiges mais ceux ci superbement contrastés dans **le vaste épisode final** (***Orgie de brigands***) où les remous du bain orchestral atteignent houle et tempête d'un océan spectaculaire. C'est un épisode de récapitulation où tous les thèmes sont réexposés et superposés en un contrepoint proprement … cosmique. L'imagination de Berlioz n'a pas de limites : ravélien naturel, David Reiland, orfèvre des nuances et capable d'un souffle irrésistible, y réalise une parure instrumentale et une direction

saisissantes. Aucun doute, l’Orchestre a trouvé son chef. Cette nouvelle saison (la seconde donc sous son mandat) s’annonce prometteuse. Et le concert s’inscrit parmi les meilleures contributions à l’anniversaire Berlioz 2019. A suivre.



David Reiland et **l’Orchestre National de Metz** © Cyrille Guir / CMM cité musicale METZ 2019

COMPTE-RENDU, critique. MEZT, Arsenal, le 13 sept 2019. Concert d'ouverture la saison 2019 2020. Mozart : Symphonie n°41 « Jupiter » / BERLIOZ : Harold en Italie. **Adrien Boisseau**, alto. **Orchestre National de METZ. David Reiland**, direction.

LIRE aussi pour les 150 ans en 2019 de la mort de Hector Berlioz, **notre grand dossier BERLIOZ 2019 :**
http://www.classiquenews.com/berlioz-2019-dossier-pour-les-150-ans-de-la-mort/?fbclid=IwAR2Co0LYiAjWECfKJKZx6d-NzRJjfVIGlsi4SraP4R8MgZmhpWyQ48xTTJg

---

PROCHAIN CONCERT de l'Orchestre national de METZ, dirigé par

David REILAND à l'Arsenal de METZ : Le Boléro de Ravel dans un dispositif décomplexé, accessible

METZ, Arsenal. Ravel : BOLÉRO, dim 22 sept 2019, 18h. APERO-CONCERT. LIRE ici notre présentation du Boléro de Ravel par David Reiland et le National de Metz : https://www.classiquenews.com/metz-apero-concert-le-bolero-de-maurice-ravel/

LIRE aussi notre présentation de HAROLD en Italie de Berlioz : https://www.classiquenews.com/metz-concert-douverture-david-reiland-joue-berlioz/

_____

Découvrez aussi la nouvelle saison 2019 2020 de la cité musicale Metz, et nos temps forts à ne pas manquer :

METZ Cité musicale-METZ, saison 2019 – 2020. La nouvelle saison 2019 2020 de la **Cité musicale-Metz** affirme davantage l'ampleur de la vie culturelle et musicale destinées au messins et aux visiteurs de METZ. A travers son éloquente diversité des lieux et des offres (aux côtés de l'**Orchestre National de Metz**, trois salles à METZ : **Arsenal, BAM, Trinitaires**), la programmation messine affiche un bel éclectisme, pourtant doué d'une cohérence manifeste. L'offre sait exploiter à l'échelle

de la ville, les sites et phalanges présentes pour unifier et clarifier davantage l’offre musique et danse à Metz. En plus de son cœur artistique, la Cité musicale-Metz favorise les plaisirs de la musique à travers ses actions d’éducation artistique, de médiations, ses nombreuses rencontres conviviales, familiales… lesquelles tissent désormais un lien constant entre l’art et les citoyens. En somme, un modèle de culture vivante intégrée.



COMPTE-RENDU, concert. TOULOUSE, Jacobins, le 12 sept 2019. Pavel KOLNENIKOV, piano. BEETHOVEN. DEBUSSY…

COMPTE-RENDU, Concert. Festival Piano aux Jacobins. Toulouse. Cloître des Jacobins, le 12 septembre 2019. F. CHOPIN. L.V. BEETHOVEN. C. DEBUSSY. P. KOLESNIKOV. Il ne fait rien comme les autres, Pavel Kolesnikov, et à 30 ans, ce phénoménal pianiste russe est arrivé à réveiller le public de Piano aux Jacobins, le sortir du rituel bien établi des douces soirées d'été. Kolesnikov casse en effet tous les codes. Mais de cet ouragan pianistique naît une véritable nouvelle écoute des œuvres aimées et que le public croyait connaître.

Sans recherche de style, comme en transe…

Kolnesnikov le pianiste russe qui sidère le public



Que neni, tout semblera neuf ! Personne ne se permet de jouer d'une traite, sans respirer, cinq morceaux de Chopin puis la sonate au clair de Lune de Beethoven. Comme en état d'apesanteur le public, particulièrement silencieux jusque dans un long silence après la musique, exulte après le dernier accord de la sonate. Ce qui se passe dans un tel concert est l'abolition de toute possibilité de critique, voir d'analyse. Tout est immersion sonore, piano expérimental, moderne et inclassable. Sans recherche de style, de toucher différent, de couleurs informées, **Pavel Kolesnikov est comme en transe**. Il joue avec une facilité déconcertante, choisi généralement des tempi à la limite de la rupture. Tant dans la rapidité démoniaque que la lenteur en apesanteur. Le début de **la sonate au Clair de Lune** est hypnotique, le final presto agitato furioso. Son Chopin est chaloupé, dansant et étonnamment moderne dans des rythmes et des harmonies comme mise en lumière par un laser. Rien de joli ou d'agréable mais une sorte d'urgence et de fièvre, une beauté absolue du piano. Après l'entracte qui permet au public de retrouver ses habitudes mondaines, le retour du pianiste va le changer en public bien peu distingué, si, si ….

Les trois pièces de Debussy passent comme un ouragan de modernité et d'expérimentation pianistique. Sonorités détimbrées, nuances extraverties entre murmure et tonnerre, harmonie comme diffractée. Rien de la recherche d'un son ou un style français, mais une musique moderne et complètement

nouvelle.

Sans marquer de pose l'enchainement avec les premières mesures de **la sonate Waldstein** ne marquent aucune rupture ni de sonorité ni de style. Comme **Beethoven sonne moderne et original** ainsi ! La fin du premier mouvement est si furieusement emportée que le public applaudi à tout rompre complément sidéré. A-t-on jamais applaudi dans cet auguste cloître si étrangement mal à propos pour les usages mondains ? Rien ne se passe comme prévu, le public s'oublie… Le début du deuxième mouvement de la Waldstein dans un murmure déchirant devient fantomatique et comme exsangue. Le final sera prestissimo à la limite des possibilités de discrimination de l'oreille humaine. L'opposition des nuances est presque violente ; les couleurs s'entrechoquent entre le thème aigu et le grondement du piano dans le grave. Dans l'aisance digitale surnaturelle du jeune prodige, les thèmes se superposent, se rencontrent s'opposent avec fureur. En pantalon noir et chemise blanche, avec une allure d'adolescent tout en finesse, la force qui se dégage de son jeu semble ne pas venir de son corps mais être complètement surnaturelle.
Trois bis passent comme un songe. J'y reconnais Chopin, mais cela me semble sans importance… La stupeur petit à petit s'estompe et l'analyse de ce qui a été si intensément vécu peut se faire. Voilà un concert inoubliable en raison de la puissance pianistique incroyable engagée par Pavel Kolesnikov ce soir. Un pianiste à suivre comme une météorite flamboyante et presque effrayante pour un jeune musicien.

Compte-rendu concert. 40 ème Festival Piano aux Jacobins.

Toulouse. Cloître des Jacobins, le 12 septembre 2019. Frédéric Chopin (1810-1849) : Polonaise n°1 en do dièse mineur, Op.26 ; Valse n°1 en la bémol majeur Op.69 ; Impromptu n°1 en la bémol majeur Op.29 ; Fantaisie impromptu en do dièse mineur Op.66 ; Prélude n°15 en ré bémol majeur op.28 ; Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Sonate N°14 en do dièse mineur Op.27 « Clair de lune » ; Sonate n°21 en do majeur Op.53 « Waldstein». Claude Debussy (1862-1918) : La neige danse, ext. de Children's corner ; Feu d'artifice, ext. de Préludes livre 1 ; Mouvement, ext. d' Images livre 1 ; Pavel Kolesnikov, piano. Illustration : © Eva Vermande

---

CONCOURS. LAURÉATS DU CONCOURS CORNEILLE 2019 : Bethany Horak-Hallett (1er Prix)

CONCOURS. LAURÉATS DU CONCOURS CORNEILLE 2019. Le 4ème Concours international de musique baroque de Normandie (12 – 15 septembre 2019), dédié au chant, a proclamé son palmarès final, dimanche 15 septembre 2019.

1ER PRIX (4000 €)

Bethany Horak-Hallett

(Mezzo-soprano, 30 ans, Royaume-Uni)

2E PRIX (2000 €)
Julie Roset (Soprano léger colorature, 22 ans, France)

PRIX DU PUBLIC (1000 €)
Julie Roset (Soprano léger colorature, 22 ans, France)

PRIX JEUNES TALENTS
(invitation à se produire dans la saison ou le Festival Européen Jeunes Talents) **Julie Roset** (Soprano léger colorature, 22 ans, France)

